

dans l'éloge sans précédent qu'ils ont fait de feu Gordon Graydon: il était en effet bien mérité.

Sa disparition prématurée est une tragédie et une perte pour le parlement. Lorsqu'il fut appelé à remplir les difficiles fonctions de chef de l'opposition, il sut défendre fermement ses opinions sans toutefois jamais se faire d'ennemis.

J'ai eu le privilège de le connaître intimement au cours des huit dernières années, alors qu'il occupait dans cet édifice un bureau voisin du mien. Bien qu'il se soit acquitté avec dignité du poste élevé qu'est celui de chef de l'opposition et qu'il ait accompli loyalement les fonctions astreignantes qu'il comporte, au cours des années critiques et des sessions mouvementées du temps de guerre, celles de 1943 et de 1944,—la dernière ayant été prorogée en 1945,—il fut l'un des plus modestes et des plus simples de nos collègues.

Il lui fallait alors prendre la parole tous les jours, parfois même à plusieurs reprises au cours de la même journée, et aborder une multiplicité de questions litigieuses. Il avait l'esprit vif, le jugement sûr et un sens très fin de l'humour. Il s'est splendidement acquitté de ses difficiles fonctions et les renvois, paraissant sous son nom, aux discours, questions, exposés et interventions dans les débats au Parlement remplissent quatorze pages de l'index du hansard pour les sessions de 1943 et de 1944-1945.

Il s'est montré loyal envers ses chefs successifs et envers son parti. Modeste et sans prétention, il s'imposait au respect de ses innombrables amis et de ses admirateurs, non seulement au Canada mais dans d'autres pays où il avait assisté à des conférences internationales. Il avait la réputation d'être sincère, d'être un homme de tact, et d'être doué d'un sens aigu du devoir. Il jouissait également de l'affection de tous ses collègues et de tous ceux qui faisaient sa connaissance, parce qu'il avait un grand cœur, un esprit large et était tolérant. On se souviendra de lui comme d'un gentilhomme, d'un parlementaire remarquable, d'un grand Canadien et d'un ami très cher.

Je me joins aux autres orateurs pour transmettre mes plus profondes condoléances, au nom des simples députés de la Chambre des communes, à sa mère, à sa femme et à ses filles, ainsi qu'au chef de l'opposition et aux autres amis du défunt.

M. J. L. MacDougall (Vancouver-Burrard): Monsieur l'Orateur, je crois que nous aimerions tous, en une occasion si solennelle, rendre hommage à l'ami si cher qui vient de disparaître. Je n'ai malheureusement connu Gordon que pendant la durée de la

21^e législature. J'ai eu l'avantage de faire partie avec lui du comité des affaires extérieures. En une occasion comme celle-ci il convient, je crois, de rappeler l'expression "Veni, vidi, vici"—"Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu".

Sur le plan personnel, je considérais Gordon comme un ami très cher, et vraiment tous les membres de la Chambre en faisaient autant. Nous nous taquinions en passant, de bon cœur, et, si nous différons d'opinion en certains cas, nos divergences de vues ne s'accompagnaient jamais de malice. Ce n'est pas de sitôt que se comblera le vide que Gordon a laissé ici à la Chambre et au sein de son parti. Excellent combattant, parlementaire remarquable, il était de plus parfait gentilhomme. Dernier détail et non le moindre, parler de son affabilité est, selon moi, la meilleure façon de résumer ses nombreuses et admirables qualités. Il avait le don d'être l'ami de tous, sans réserve des divergences d'ordre politique.

Il suffit de s'arrêter aux caractéristiques qu'un homme peut posséder pour comprendre sur-le-champ que rien n'est plus admirable que la qualité dont je viens de parler.

En vérité, le maître de toutes choses devait avoir en haute estime l'homme moyen. N'en a-t-il pas en effet créé, dans tous les pays du monde, un si grand nombre doués de cette admirable qualité qu'est la cordialité, la bienveillance amicale envers tous ceux avec lesquels ils viennent en contact.

Je parle aujourd'hui du plus profond de mon cœur. La nouvelle de la maladie de Gordon m'a fortement ébranlé. Je disais à ma femme qu'au moment de la prorogation des Chambres il n'est personne ici qui n'eût jugé que Gordon Graydon ne fut l'un des plus robustes d'entre nous. Je crois d'ailleurs qu'il l'était à l'époque.

Tous nous pouvons voir ici une leçon. Voici que l'un d'entre nous est enlevé, quelqu'un de si manifestement sain, débordant de vie et de santé, quelqu'un qui, certainement, aurait encore accompli beaucoup de choses à l'avenir. Ne devons-nous pas alors, en toute humilité, nous rendre compte de notre situation? C'est que nous ignorons tous le jour et l'heure de la venue du Fils de l'homme. Tous ceux d'entre nous qui jouissent en ce moment d'une bonne santé demanderont volontiers à Dieu de leur faire comprendre quel prix il faut attacher à cet immense bienfait qu'il nous accorde. Il faudrait que, dans notre vie de tous les jours, notre conduite soit celle de Gordon, de façon que nous nous rendions dignes des avantages dont le Tout-Puissant nous a ainsi comblés.

[M. Pouliot.]